

Mme de Bussières touchait aux derniers jours avant la naissance de son enfant.

Depuis le retour d'Italie, Appyani avait passé la nuit à l'hôtel d'Anglemont, toutes les fois que la comtesse, après une agitation plus grande, constatée chez le malade, ayant conçu des inquiétudes nouvelles.

Mais à partir du jour de la consultation, Appyani sur la prière qu'il sut se faire adresser par Mme de Bussières avait consenti à élire domicile à l'hôtel d'Anglemont.

Il pouvait, de cette façon, suivre, heure par heure, les modifications qui se produisaient dans l'état du comte et dans celui de la comtesse.

Il jugea donc, un jour, indispensable de prévenir Mme de Bussières que le moment de la délivrance approchait et qu'il se mettait à ses ordres pour prendre toutes les dispositions nécessaires en pareil cas.

Mais Mme de Bussières l'arrêta dès les premiers mots, en disant qu'elle désirait, à moins d'une nécessité absolue, se passer d'un médecin.

Le docteur Appyani s'attendait probablement à cette déclaration formelle, car il s'empressa d'annoncer à la comtesse qu'il lui présenterait, dès le lendemain, une des sages-femmes les plus habiles et les plus distinguées de Paris : Mlle Dorterre.

Il en fit un éloge pompeux, disant que de brillants succès aux examens pour le brevet de 1re classe, l'avaient tout de suite mise en évidence lorsqu'il s'était agi pour elle de se créer une clientèle.

Le lendemain, le docteur Appyani présentait effectivement la sage-femme qui devait présider aux couches de la comtesse.

Mlle Dorterre était une femme d'environ trente-cinq ans, d'une physionomie suffisamment agréable, et dans laquelle on trouvait, grâce surtout à l'expression du regard, l'indice d'une vive intelligence.

Toute sa personne était empreinte d'une certaine distinction : dans le monde où elle avait sa clientèle, on prétendait que ses ascendants avaient appartenu à la noblesse et qu'ils avaient supprimé, après de grands revers de fortune, l'apostrophe qui faisait une particule du D. En sorte que son véritable nom était d'Orterre.

Si c'était une légende inventée à plaisir, elle était bien trouvée assurément, car elle n'avait pas peu contribué à procurer à la jeune matronne, dès ses début, — de riches clientes.

On prétendait, en outre, que cette histoire de particule supprimée aurait valu à la jeune personne plusieurs demandes en mariage.

Mlle Dorterre avait systématiquement refusé tous ces partis.

En dehors de l'appartement qu'elle occupait à Paris et où elle donnait des consultations, la sage-femme avait, — sur les hauteurs de Meudon, — une villa installée en vue de recevoir les clientes désireuses d'y faire leur convalescence.

Mlle Dorterre appelait cela " faire une cure d'air ".

On élevait aussi, à la villa de Meudon, de pauvres petits êtres qui dépérissaient sous l'influence des miasmes de Paris, et dont les mères étaient forcés de se séparer pour les confier, — par ordonnance du médecin à des nourrices de campagne.

À la villa de Meudon, les nouveau-nés trouvaient des soins merveilleusement compris.

Les nourrices choisies par la sage-femme réunissaient toutes les conditions désirables.

Lorsqu'elle avait l'occasion de parler de son établissement de Meudon, Mlle Dorterre ne tarissait pas.

Aussi fût-ce l'objet principal de la conversation entre elle et la comtesse de Bussières, conversation à laquelle assistait le docteur Appyani qui était revenu dans l'appartement de la comtesse, aussitôt que la sage-femme eut terminé sa consultation médicale.

Appyani ne manqua pas d'approuver quand Mlle Dorterre parla de l'effet salutaire, pour les enfants, de l'air si pur que l'on respirait sur les hauteurs de Meudon.

Il profita de la circonstance pour faire l'éloge de Mlle Dorterre avec un enthousiasme qui ne contribua pas peu à gagner à la sage-femme la confiance, voire les sympathies de la comtesse.

Toutefois la jeune femme eut une exclamation de révolte à l'idée que des mères pouvaient consentir à se séparer de leurs enfants nouveau-nés.

—Elles y sont quelquefois contraintes pour les soustraire soit aux atteintes d'épidémies, soit au voisinage de certaines maladies infectieuses, dit Appyani.

Mme de Bussières était très émue :

—Dieu me préserve d'être jamais forcée de subir une semblable épreuve ! exclama-t-elle.

Appyani estima que l'occasion s'offrirait peut-être bientôt pour lui de tirer parti de cette tendresse maternelle qui se manifestait, si ardente et si prompte, à l'avance aux craintes les plus vives, aux plus violentes terreurs.

Il pensait qu'il pourrait, un jour se servir de l'enfant qui allait naître pour faire capituler la mère.

En se retirant, Mlle Dorterre déclara que, dans trois jours, au plus tard, le comte de Bussières aurait un héritier ou une héritière.

CHAPITRE VI. — LE BAISER MORTEL

La sage-femme ne s'était pas trompée

Charlotte, qui se trouvait auprès du comte, ayant été appelée en toute hâte dans la chambre de sa maîtresse, ce fut le docteur Appyani qui vint la remplacer auprès du malade.

M. de Bussières, à qui le médecin avait fait part du grand événement qui se préparait, en apprit la nouvelle avec la plus vive émotion.

Le spectacle de cette émotion, si poignante, eût profondément remué tout autre que le misérable qui s'était donné pour tâche d'assister froidement à la lente agonie de sa victime.

Mais Appyani ne songeait, à ce moment, qu'à la réalisation — qu'il pouvait rendre prochaine à présent — de ses rêves d'amour et d'ambition.

Il ne lui vint même pas à la pensée d'adoucir, par de banales paroles d'espoir, les derniers jours de ce malheureux qu'il avait condamné et qui se mourrait l'âme pleine de reconnaissance pour le monstre au dévouement hypocrite duquel il s'était laissé prendre.

Et lui, ce malheureux à qui l'on arrachait la vie, il regardait le cynique bourreau avec une expression de fraternelle affection ; il lui parlait avec un attendrissement qui eût arraché des larmes aux plus indifférents.

Il le remerciait d'avoir, par ses soins, prolongé sa vie assez longtemps pour qu'il pût éprouver encore une joie en ce monde.

Et il s'écriait dans un transport de bonheur qui était bien le spectacle le plus douloureux que l'on pût savoir :

—Je verrai donc mon enfant !... Je pourrai l'embrasser !..

Et des larmes coupaient sa voix.

Ces larmes étaient la touchante expression des alternatives d'espérance et de douleur de cet infortuné lorsque le mal qui le minait semblait devoir se calmer, ou s'accroissait tout à coup, avec une intensité plus grande.

Et au milieu de tant d'amertume, la pensée de l'enfant qui allait naître venait faire tressaillir cette pauvre âme angoissée.

Appyani, jouant toujours l'hypocrisie de l'amitié, le gourmandait doucement, disant que cette nuit de fatigue allait encore retarder sa guérison.

Hélas ! ces paroles du docteur, au lieu de rassurer le malade, l'impressionnaient douloureusement.

Il y avait déjà longtemps que l'infortuné ne se faisait plus d'illusion sur son état.

S'il avait pu, — au début de sa maladie, — se laisser tromper sur son degré de gravité, il n'ignorait plus à présent que ses jours étaient désormais comptés.

Déjà, lors qu'après la consultation, il cherchait à calmer les inquiétudes qu'il lisait dans les yeux de la comtesse, le malheureux dissimulait les plus mortelles angoisses.

À la vue de celle qu'il avait choisie pour compagne, auprès de laquelle il avait espéré vivre de longues années, il éprouvait ce secret tressaillement, de l'âme qu'enfante le pressentiment d'une mort prochaine.

En présence de cette lugubre perspective, il pensait à l'avenir des êtres qui lui étaient chers, et que sa mort allait plonger dans l'affliction et le deuil.

Puis, à différentes reprises, étaient venues ces accalmies qui lui rendaient un fugitif espoir, une éphémère confiance dans la guérison qu'on continuait de lui laisser espérer.

Dans ces courts moments, le malheureux se prenait à parler d'avenir à l'épouse qui, elle aussi, s'accrochait à ces trompeuses espérances.

Il parlait avec amour de l'enfant attendu ; et dans l'ivresse passagère qui faisait palpiter son cœur, il allait — au delà de la vie réelle — chercher le rêve de bonheur qui le charmait. Deux rêves à trois : Elle, lui et l'ange !

Alors il comptait les jours qu'il avait encore à attendre, comme fait l'enfant anxieux de voir arriver la réalisation d'une promesse !

Puis, la maladie s'aggravait de nouveau, ajoutant une déception de plus à toutes celles qu'il avait déjà éprouvées.

À la lueur de la joie qui avait brillé si peu de temps dans le regard du malade, succédait le voile de tristesse au travers duquel le pauvre comte avait la vision de sa fin prochaine.